

**LES CHANTS**

**DU**

**MAT**

Pour Félix

*"Errare humanum est..."*

## **Chant I**

qui dira que je suis fou

Et bien, me revoilà encore le cul à l'air! Oh, j'ai l'habitude. A chaque village, ils me lâchent les chiens aux braies. Voudraient-ils voir mes fesses? Alors je les leur montre, roses, fermes, de vraies fesses de vagabond, certes pas un derrière d'assis. Ca, ils ne m'aiment guère, les habitants des bourgs. S'ils excitent ainsi après moi leurs flics et leurs clebs, ces épargnants, c'est que je leur fais peur. Ils ont peur d'un vagabond, ces prudents et ces prudes, ces assurés en leurs assises. Mais pourquoi ont-ils peur d'un vagabond, ces inertes, pourquoi ont-ils peur d'un voyageur qui chante?

Craindraient-ils, ces assoupis, que ma chanson ne les réveille? Pour ça, qu'ils se rassurent! Car point ne suis le preux chevalier qui, un jour, un jour inespéré, viendra en un baiser tirer la Belle et son royaume des draps de leur sommeil. Ne suis qu'un de ceux qui l'espèrent, cette aube inespérée, qui l'attendent et l'annoncent, qu'un de ces impatientes qui, sur tous les chemins, partent à son devant, chantant pour l'accueillir.

On dit donc que je suis fou. Tous, ils s'accordent sur ce point, les habitants des bourgs, les installés, les satisfaits, les peu-vivants:

ils ont peur,

donc je suis fou.

## **chant II**

qui dira pourquoi je suis fou

Soit, s'ils le disent...

Mais pourquoi suis-je fou?

Parce que je marche. Parce que je n'ai point, sous la voûte du ciel, de domicile fixe. Parce que je n'ai rien et parce que je chante.

Voyez, je suis sans feu ni lieu, et c'est grand scandale, folie et désolation pour les idolâtres de l'être, les adorateurs du foyer et des lares, les apôtres de la propriété, privée surtout de vie.

Voyez, je suis sans foi ni loi, et c'est grande folie et vilénie pour ces dévots des idoles immobiles, ces tricoteurs de législations, ces grassouilleux martyrs de la sécurité.

Voyez, je n'ai point de numéro, j'ai dédaigné d'être inscrit, situé, imposé, assisté, comptabilisé. J'ai répugné à l'état-civil, décliné l'honneur d'être encadré ou cadre. Il faut être vraiment fou.

Car enfin, qu'est-ce qu'un fou, sinon un homme sans asile? Il faut être bien fou pour ne point consentir à être quelqu'un, refuser obstinément de s'installer dans les fauteuils de l'être et préférer sans cesse trébucher sur les sentiers du devenir. Il faut être fou pour n'aspérer qu'à la liberté du vent, de ses poussières et pollens.

Oui, fou, il faut l'être complètement pour choisir de devenir un poète et un voyageur sur la terre.

### chant III

qui dira pourquoi je voyage

Quand je traverse les bourgs, ceux qui ne lâchent pas leurs chiens me demandent, l'air inquiet, pourquoi je voyage ainsi, demeurant ci, demeurant là, rarement demeurant longtemps, jamais ne demeurant toujours.

Pourquoi je voyage?

Habitant du bourg, j'ai mille réponses à te donner, certaines venant de ma bouche, d'autres de celles de bien plus grands fous. De ces milles réponses, livrées dans le cabriolant désordre de mon esprit, choisis celle qui te satisfera:

- parce qu'un toit définitif, définitivement me priverait du ciel.
- parce que Platon nous a reconduit, nous autres les aèdes , rêveurs, chanteurs et prophètes, aux portes de vos cités. "*Honneur à vous, poètes, et notre bonjour aux cailloux du désert*".
- parce que l'horizon lointain est la seule ligne sur laquelle puisse s'inscrire la verticale humaine.
- parce que "*je suis né pour vagabonder, voir et sentir tout ce qu'il y a à voir et sentir au monde*" (Victor Segalen)
- parce que toute noblesse est nomade.
- parce que tout homme doit chercher sa place dans le monde, puis, lorsqu'il l'a trouvée, la quitter, car il n'est pas de place pour l'homme dans le monde.
- parce que "*je veux aller courir parmi le monde  
où je vivrai comme un enfant perdu.  
j'ai pris l'humeur d'une âme vagabonde  
après avoir tout mon bien répandu.  
Ce m'est tout un que je vive ou je meure  
Il me suffit que l'amour me demeure.*"  
(Charles Joseph Surin)
- parce qu' "*Hélas! où dois-je monter encore avec mon désir? Je regarde du haut de tous les sommets pour m'enquérir de patries et de terres natales. Mais je n'en ai trouvé nulle part*" (Friedrich Nietzsche)
- parce que "*Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses, il faut connaître les animaux, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir comment font les petites fleurs en s'ouvrant le matin. Il faut pouvoir repenser à des chemins et des régions inconnus, à des rencontres inattendues, à des départs que l'on voyait longtemps approcher*" (Rainer-Maria Rilke)
- parce que je me suis pendu avec une corde si longue qu'il me faut aller loin pour mourir.
- parce que "*Sois un tsar; vis seul et va librement ton chemin là où ton libre esprit te mène*" (Nicolas Pouchkine)
- parce que, si vous saviez comme le monde est beau lorsqu'il est surpris nu, certaines aubes!
- parce qu' "*en poésie, on n'habite que le lieu que l'on quitte*" (René Char)
- parce qu'à votre droit à l'erreur, j'oppose mon devoir d'errance.
- parce que l'amour n'est rien s'il n'est un mouvement infini en direction de tout ce qui est autre.
- parce que: "*Seuls quelques-uns n'arrivent à rien, car le trajet est long.*" (Antonio Porchia)

-parce que: "*Je suis fleuve dans le fleuve qui passe.  
Que la tentation ne me vienne plus de m'arrêter,  
de me fixer, de me situer*" (Henri Michaux)

-parce que: "*Merde aux pieds vaut mieux que poussière au cul.*" (proverbe Peuhl).

-parce qu'en thibétain, être humain se dit a-Gro-ba, ce qui signifie: "*celui qui part*", "*celui qui va migrer*".

-parce qu' "*Ami, si tu es quelque chose, n'en reste donc pas là! Il faut s'avancer de lumière en lumière.*" (Angelus Silesius)

- parce que le monde est plus grand que le plus grand des palais, et parce que le chemin est plus grand que le monde.

- parce que, son âme, un homme doit la suivre... ou la perdre!

- parce qu'on nous rapporte que Dieu même a un jour annoncé aux hommes: "*Je suis le chemin, la vérité et la vie*" (Jean de Patmos.XVI,6))

Et pour les neuf cent soixante-dix-sept réponses qui manquent encore aux mille que je t'ai promises, habitant du bourg, alors viens avec moi, accompagne-moi un moment et nous les trouverons ensemble derrière chacun des neuf cent soixante dix-sept prochains tournants de notre chemin.

Tu ne veux pas? Alors si, à mon tour, je te pose la question, habitant du bourg; si je te demande pourquoi tu ne voyages pas, tu n'auras pas, toi, mille réponses à me donner, ou ce seraient celles de mille bouches bredouillant le même chant de peur.

#### **chant IV**

qui dira ma besace, mon bâton, mes grelots

On se trouble aussi beaucoup, dans les bourgs, de ce que je cache en ma besace. Bien peu de choses, en vérité. Ne saurais-tu pas, habitant des bourgs, que tout bien est amarre et que le voyageur ne s'amasse point de trésors sur la terre?

Le plus précieux, à tes yeux, serait sans doute cette opale rouge, trouvée au pays où volent les quetzals. Certains jours où mon regard a froid, je l'envoie s'y réchauffer, près de la flamme qui sans cesse danse au secret de son coeur. Il advient alors, parfois, d'y voir chatoyer aussi les éclatantes plumes des phénix venus s'y ébrouer pour renaître. Ah, comme j'aimerais te montrer cela, habitant du bourg! Mais il faut, pour le contempler, avoir oublié jusqu'au souvenir de l'or. C'est pourquoi je ne puis en offrir le mystère qu'aux enfants ou à d'autres fous. Mais alors, quelle fête!

J'y ai aussi, dans ma besace, ce merveilleux couteau aux multiples usages. Il comptait vingt-deux lames avant ce jour ancien où, lors du seul vrai combat que j'eus jamais à livrer, l'une en fut brisée dans le corps de l'adversaire. Il ne faut davantage parler de cela. Fouillant encore en ce bissac, j'y trouve ces quelques sachets de bonnes herbes, de ces plantes que l'on dit magiques et dont tu crois qu'elles rendent fou parce qu'elles ne sont fraternelles qu'au voyageur. Cueillies avec respect au long de son chemin, elles l'amènent à d'autres chemins qui prolongent son chemin et demeurent le chemin.

J'en sors encore ces trois ou quatre grosses graines, ça et là ramassées. Souvent, quand je chemine en la solitude des déserts ou dans le vent glacé des cols, j'aime à en prendre une dans ma paume, à l'y sentir présente, vivante, dans ma main comme une autre main, chaude, dans ma main, cette promesse d'arbre. Alors, marchant ensemble, nous nous racontons les racines que nous n'aurons jamais, les terres où nous ne jetterons ni ombre ni semence.

Que trouvons-nous encore, au fond de ma besace? Vois, je ne te cache rien. Des brouillies, des poussières... Des bâtonnets d'encens pour saluer les saintes directions du monde, chaque aube, chaque soir. Du papier, quelques plumes, pour dessiner, écrire, voyager aussi sur le grand chemin blanc.

Et puis enfin ceci, ce cahier, mon seul livre. C'est lui, sans doute, mon bien le plus précieux. J'y ai consigné toutes les injures, tous les quolibets dont vous me couvrez, dans les bourgs, toutes les plus malveillantes interprétations que vous avez données de la figure du Mat.

S'il m'est à ce point précieux, c'est que, souvent, quand me vient la grâce d'une extase, me vient aussi le Tentateur, pour m'en féliciter. Je le chasse alors d'un seul coup de ce livre où il est dit que je ne suis qu'un fou, un pauvre fou qui ne mérite rien et à qui le sublime est donné en aumône.

Parfois même, quand me vient la grâce d'une plus forte extase, me vient aussi la tentation de m'y fixer, et d'en combler à jamais un repos auquel je me crois enfin invité. Cette tentation, entre toutes la plus redoutable, je la chasse aussi par l'exorcisme de ces pages où il est dit que je ne suis qu'un fou, si évidemment fou qu'il ne se satisfait de rien, pas même du sublime.

Voilà, mon sac est vide à présent. Inutile d'y fouiller encore, habitant du bourg. Tu t'étonnes de n'y avoir trouvé cartes ni boussoles. Mais qu'en auraient-ils à faire, les fous, les pèlerins, les poètes, qui ne savent où ils vont? Ce sont là instruments de ceux qui souillent le voyage par le souci du but. Ne les appelle pas voyageurs, ces immobiles entre les immobiles, ce serait blasphémer le chemin.

Mes cartes? Un jour ce sont les pétales d'une fleur, un, autre jour les ailes du papillon venu se poser sur la corolle que je contemplais.

Ma boussole? Peut-être est-ce bâton que je tiens à la main, que je lâche le soir et qui, tombé à mon côté lorsque tombe la nuit, chaque matin m'indique la direction du nouveau jour. Ainsi guide-t'il mes pas plus encore qu'il ne les assure. Non, n'y touche pas!

Habitant du bourg, ne touche pas à ce bâton! Si tu ne désires pas, maintenant, t'avouer mort en tombant raide ni t'affirmer vivant en te mettant aussitôt et pour toujours en marche, si tu préfères, comme c'est probable, simplement continuer à biner et border ton jardinet, mieux vaut vraiment que tu ne touches pas à ce bâton. Car il me fut transmis de fou en fou et de chemin en chemin, et tous ces fous et leurs cheminements l'ont chargé de forces si puissantes qu'elles foudroieraient à l'instant la main qui s'y porterait sans le porter sur le chemin. Ce sceptre est trop puissant pour ceux qui ont un trône, y siègent et y jugent. Il n'est pas pour la main droite de qui veut tenir le monde dans la gauche. Si tu prends la route, tu ne prends rien, mais la route te prend. De même, si tu prends ce sceptre, tu ne prends rien, mais le bâton te prend et t'emporte jusqu'au-delà des horizons. Tu comprends pourquoi je t'ai dit de n'y point toucher, pourquoi aussi il est inutile que je m'attarde à te dire ses autres usages, ou de ces signes dont il est couvert et que tes yeux n'ont pas même vus tant ta peur redoutait de les comprendre.

Laisse-moi seulement, juste pour te faire rire, te montrer celui-ci, au sommet du bâton, ce signe semblable à un petit trident.( )

Car tu vas bien rire, homme de peu de folie, quand je t'aurai dit que la puissance de ce signe permet, à ceux qui la connaissent, de cheminer non seulement sur les routes terrestres, mais aussi sur la voie des nuages, de voler, oui, et parmi tous les cieux.

Quand tu auras fini de rire, je te raconterai cette lettre, shin, l'avant-dernière de l'alphabet hébreu.

Les anciens kabbalistes, ces frères voyageurs qui parcouraient la terre éternelle des lettres et des mots, ces juifs toujours errants sur l'infini chemin du texte, y avaient reconnu le signe de l'oiseau. Ne dirait-on pas, en vérité, sa trace? Plus particulièrement, c'est celle de la grande outarde, mon alliée.

Elle aussi nomade, elle s'envole chaque année vers l'Orient, lorsque les Pléiades tombent derrière la Terre, et le grain dans la terre, pour y mourir.

Elle aussi migratrice, elle revient avec la percée des premières pousses, nous rappeler à tire d'ailes que rien, jamais, ne meurt, que le chemin est sans fin et que la vie est vivante.

Elle aussi gyrovague, elle n'est citoyenne d'aucune des terres qu'elle traverse. Et pas plus que moi elle ne consentirait, en s'arrêtant, à cesser d'être signe vivant de vie.

Quel homme, une fois au moins, ne s'est senti appelé par l'oiseau au voyage céleste, au chemin des monts et des nuées? Quel homme n'a jamais reconnu et salué en lui "celui de tous nos consanguins le plus ardent à vivre", comme l'appelait Saint John Perse, un autre voyageur.

Tu sais, habitant du bourg, que j'ai fréquenté bien des peuples. Et bien, parmi ces tribus si diverses, j'en ai vu peu qui, de ce signe de l'oiseau, n'en n'aient fait celui de l'homme aussi. Innombrables sont les peuples qui vénèrent en l'oiseau un parent et un frère puisqu'ils vénèrent en l'homme cet oiseau dont l'infini voyage affirme qu'éternel est son esprit vivant. Vous seuls, habitants des bourgs, vous seuls, pour inventer l'avion, avez dû oublier que l'âme était oiseau.

Ainsi le mot marga, signifiant chemin dans l'Inde antique, sais-tu qu'il vient d'une racine verbale, plus encore ancienne, mrig, qui désignait la trace d'un oiseau? Mais chez vous, dans la civilisation des assis, de ce vocable marga vous avez fait votre mot marge. Aussi m'arrive-t-il de penser que les hommes se répartissent peut-être entre ceux qui en ont fait leur marge, de ce chemin des oiseaux, et ceux qui en ont fait leur voie.

Un marginal, n'est-ce pas ainsi, habitant du bourg, que tu appelles celui qui marche, le Mat, celui qui vagabonde sur la voie des oiseaux? Et tu ne sais à quel point!

Car le Mat est celui qui marche. Mais il arrive que sa marche devienne danse et que, cela arrive aussi, cette danse se fasse envol. Parfois, allégé par la joie de sa voie, l'esprit lavé par la longue oraison de sa marche, et inondé du souffle des espaces, il advient que le Mat se sente secoué d'émerveillement, soulevé de splendeur. Alors, réfrénant son cri, et dans l'immense silence seulement fendillé par les premiers drelins de ses grelots, il commence à sauter, à tourner, à bondir devant les horizons. Et voici que les horizons s'en viennent à tourner, à bondir, à danser avec lui. Voici qu'il danse dans la musique de la lumière, qu'il danse dans les bras de la vaste splendeur, et qu'il sent contre son souffle respirer celui même du monde, et que son être tout entier se met à résonner des harmoniques de l'Immense. Avec ses grelots tout autour de son col, le voici devenu tambourin du cosmos, et sa peau frémit de la musique et des chants du cosmos. Les univers le soulèvent, ils dansent de sa transe. Dans la grêle de ses clochettes, le voici saisi, aspiré par l'onde des souffles. Ses pieds n'effleurent plus la terre... ses ailes se déploient, s'étendent, s'abandonnent aux flux.

Et voici qu'il plane et monte en larges cercles resserrés vers le germe éclatant de la lumière. Alors, en cette extase...

Arrête de te retenir de rire, habitant du bourg! Laisse-toi aller, vas-y, ris, éclate de rire! Tout ceci n'est évidemment rien que divagation. Tu as raison, je ne suis qu'un fou. Simplement bien moins fou que Dieu. Car tu sais bien que "*la folie de Dieu est plus grande que la sagesse*

*des hommes*" (Paul de Tarse). Quant à moi, ma petite folie est seulement un peu plus grande que la pauvre sagesse des morts.

Encore un dernier point, sur lequel j'ai promis de satisfaire ta craintive curiosité: mes grelots. Ils sont cinq. C'est partout le chiffre de l'homme, celui de la complétude inextricablement liée à l'inaccompli. En sais-tu plus ainsi ?

## **chant V**

qui tentera de dire le chemin

Mais par-dessus tout, habitant du bourg, tu aimerais savoir ce que j'ai vu au long de mon chemin, et, plus encore, ce qu'il y a, ce qui peut y être de si merveilleux, de si infiniment désirable à son terme. Parce qu'à l'instar de tous les autres immobiles, tu voudrais bien avoir tous les fruits du chemin sans en avoir les poussières, et tu désires les ors de ton but alors que tu haïrais les cailloux de ta marche. Alors que le voyage même, que la route seule..

Ce que j'ai vu? Peut-être tout! Vertigineusement tout.

Mais plus encore vertigineusement rien en regard de ce qui se promet encore à ma vue au long de l'infini chemin.

J'ai vu l'immense, rouge, paix des sables et la verte rage des arbres; j'ai vu de somptueux taudis et des palais ruinés; j'ai vu l'éclair en boule, le mirage, l'éclipse, le rayon vert; j'ai vu quelques requins, des dragons; des saints aussi, mais beaucoup moins;

J'ai vu des lagons, des mangroves, des cheminées de fées, des volcans, des baleines, des serpents de mer, des oiseaux-mouches, des cactus-cierges; j'ai admiré des cités perdues dont les murailles de sel étincelaient sous les premiers rayons du jour; j'ai vu danser les apsâras d'Orient, les grues couronnées, les esprits courroucés et les attrapeurs étranges qui gouvernent le chaos.

J'ai vu naître des chefs-d'oeuvre et mourir des enfants; j'ai vu des chevaux du vent s'effiloche sur les toits du monde; j'ai vu les grimaces de la haine, les sourires de l'accueil, et même, une fois, la candeur d'une fleur qui ne savait comment m'inviter à partager l'ivresse de sa joie d'être calice; j'ai vu des nuits si éclatantes que j'y lisais mon livre à la seule lumière de leurs étoiles.

J'ai vu fleurir le jacaranda que jalousait l'azur.

Et j'ai aussi plongé mes yeux dans ceux de la vaste ténèbres. Ourlé de vieil or était leur centre, glauque, et sombre cependant.

J'ai vu couler des flots de sang, de larmes, de sperme, et d'encre. Et je ne sais encore décider lesquels étaient les plus obscènes.

A propos d'obscénité, j'ai vu les lascives cérémonies des cueilleuses de mandragores. Et je n'ai jamais rien vu d'aussi pur. Mais qu'est-il de pur tant que le chemin n'a lavé le regard?

Et à propos de pureté, j'ai vu l'ombre des anges ; pas de lumière plus douce, nacrée, caressante. Terrassante, pourtant.

Et à propos de lumière, je l'ai vu si nue que je la sais innocente des horreurs qu'elle dénude; je l'ai contemplée si splendide que je ne dois lui rendre grâce des splendeurs qu'elle dévoile.

Et à propos de nudité, j'ai entrevu celle du monde, parfois.

Témoignant de sa beauté, je dois dire aussi sa pudeur.

Innombrables, les aveugles qui ne le sont que pour avoir ouvert les yeux trop tôt.

Et à propos de pudeur, saches, habitant du bourg, que je ne puis pas plus te décrire toutes les merveilles du chemin que tu ne consentirais à me détailler les charmes de ta Belle.

D'ailleurs, pourquoi me demandes-tu toujours ce que j'ai vu?

Peu importe, au fond, ce que j'ai vu.

Peu importe, vraiment, ce que j'ai vu! Ne confonds pas, habitant du bourg, voyageur et voyeur. Le chemin n'est la voie de voir que parce qu'il est d'abord celle de vivre.

Car j'ai vu, oui, d'innombrables choses, merveilles ou abominations. Mais j'ai aussi entendu, senti, goûté, touché, ressenti, étreint, éprouvé, souffert, joui, connu et rencontré, tout au long de ce chemin qui me fut une vie, de cette vie qui me demeurera un chemin.

J'ai entendu... le hurlement des loups, la cantilène des dunes, crissantes sous les vents du soir. J'ai entendu chuintier des poissons chanteurs, crier des femmes brûlées, psalmodier d'interminables cantiques par d'innombrables pèlerins

J'ai entendu....., partout, sous la yourte ou la hutte, d'interminables et nombreuses histoires vécues, ou rêvées, le plus souvent un peu des deux, sur l'infini des autres chemins; toutes diverses, elles décrivaient les mêmes cailloux, sur lesquels trébuchent les hommes, les mêmes lacets où ils s'angoissent, les mêmes vertiges où ils s'abîment. Et parfois ceux où ils s'envolent.

J'ai aussi entendu les plus épouvantables de ces contes.

Ils étaient les plus courts. Ce n'étaient pas même des contes. Tout juste des rapports, attestant d'immobiles destins. "Curriculum vitae", les nomme-t-on en une langue morte pour bien dire un chemin qui n'a pas été vécu.

J'ai entendu le rossignol...

Et j'espère ne point mourir avant d'avoir écouté les sirènes, mais je n'en suis encore qu'à tailler le mât où il faudra m'attacher.

Et quand je l'aurai bien dressé, bien assuré, rien ne chantera, ou tout chantera faux. Peut-être...

Car c'est cela aussi, le chemin. La déception, parfois, trop souvent. Et même le désespoir; ou, pire encore, l'atroce lassitude.

Un jour on est surpris, comblé, extasié. Et dix haltes suivantes n'amènent qu'amertume, malaise, dégoût d'avancer.

Que de fois, en combien de bouts du monde, tremblant dans la brume ou la fièvre, on se demande quelle stupidité ou quelle perversion nous a poussé ainsi jusqu'au bout du monde!

Oui, maintes fois, je te le confesse, habitant du bourg, maintes et maintes fois j'ai envié ton inerte et satisfaite condition!

Ne souris pas trop, je n'en suis pas fier!

Et, en toute franchise, je ne saurais même te dire pourquoi je vais repartir tout à l'heure.

Si, bien sûr, parce que je suis fou...

Tu le dis toi-même, habitant du bourg. Cependant tu ne cesses de me demander vers où je me dirige, quel est mon but, quels seront ma prochaine halte et mon ultime havre, quel est l'Eldorado ou l'Eden que je recherche ainsi.

Car tu persistes à croire qu'en grand mystère je cherche le royaume d'Ophir.

Je t'ai dit pourtant que je n'avais nulle carte, et donc moins encore de carte au trésor.

Le terme de ma route ne sera ni Golconde, ni les cités d'or de Cibolga, ni même un temple secret, ni un centre sacré. J'ai d'ailleurs déjà cent fois visité, salué, tous ces lieux.

Le terme de ma route ne sera pas le point où j'aurai tout trouvé, mais simplement celui où j'aurai perdu mon dernier souffle.

Tu ne me crois pas. Tu as peur de me voir fou à ce point.

Et pourtant je te le dis, habitant du bourg:

le chemin n'a d'autre but que le chemin.

La vérité n'a d'autre vérité que d'être vivante.

Et la vie n'a d'autre voie que d'être infiniment vraie, pas à pas, pas après pas.

C'est parce que tu sais où tu vas, habitant du bourg, que tu ne bouges pas.

C'est parce que je ne sais pas où je vais que je vais.

C'est parce que je ne sais pas qui me parle que j'écoute,  
c'est parce que j'ignore qui m'écoute que je parle.

C'est parce que je ne sais pas ce qu'est ce qui est que je le contemple, et que je veux le contempler partout ailleurs, sous toutes ses inépuisables apparences.

Comment le monde saurait-il qu'il est infiniment immense, si des fous ne le parcouraient infiniment, en admirant l'inlassable immensité?

Et que connaîtrais-tu, immobile, si les fous ne passaient de temps à autre, pour te donner des nouvelles de l'inconnu?

Quel monde habiterais-tu, habitant du bourg, si des vagabonds ne venaient parfois y témoigner, par leur seul passage, qu'il est le centre de tous les chemins?

En Chine, un très grand fou, Hou-k'ieou Tseu a dit:

*"Quel est le but suprême du voyageur? Le but suprême du voyageur est d'ignorer où il va.  
Le but suprême de celui qui contemple est de ne plus savoir ce qu'il contemple.  
Chaque chose, chaque être est occasion de voyage, de contemplation".*

Ainsi, immobile, m'as-tu été un chemin.

D'ailleurs, immobile, en vérité tu ne l'es pas.

Car la terre où tu demeures appartiens à la Terre qui tourne sur elle même et autour du soleil, lequel tourne autour de la galaxie, laquelle tourne autour d'un amas galactique, lequel tourne autour du point où a jailli l'univers. Ainsi, même immobile, parcours-tu chaque seconde d'insondables distances.

Jamais rien n'est deux instants au même lieu.

Demeurer est une illusion qu'il faut fuir.

Les planètes sont errantes, et même les montagnes.

Et si nous nous retrouvons un jour, habitant du bourg, que tu te mettes ou non en route, ce sera ailleurs.

C'est pour cela que j'y vais, de ce pas.

Je ne vais nulle part ailleurs qu'ailleurs, là-bas, entre cailloux, herbes et nuages, sur le chemin

Gérard Barrière

le 11 juillet 1992